

# ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

**Sviajsk**

**Mœurs et État policier**

**Démanteler la Russie?**

**Nostalgie  
des paysages  
florentins**

N° 404 | 27.8.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## La légende de Sviajsk

**C**E FORTIN D'OU EST PARTIE LA CONQUÊTE DE KAZAN EST DEvenu UN GRAND CENTRE DE MISSION SPIRITUELLE, PUIS UNE PRISON ET UN ASILE DE FOUS. LE DESTIN DE SVIAJSK SEMBLE CONTENIR À LUI SEUL LA FOLIE TOTALITAIRE DU XXIÈME SIÈCLE. ON Y GARDE LE SOUVENIR DE CERTAINES SCÈNES PARMIS LES PLUS BIZARRES ET LES PLUS DIABOLIQUES DE LA RÉVOLUTION BOLCHEVIQUE. DEUXIÈME ET DERNIÈRE ÉTAPE DE NOTRE EXCURSION AU TATARSTAN...

Bâtie sur un tumulus de la rivière Sviaga, l'île-forteresse de Sviajsk a littéralement surgi du néant, de par la seule volonté du tsar, un peu comme le fera — à une autre échelle et à d'autres fins — la ville de Saint-Petersbourg sous Pierre le Grand.

Sviajsk, comme je le mentionnais plus tôt (voir «Dans la ville du serpent ailé», AP403), était le camp de base d'où les armées d'Ivan IV le Terrible se sont élancées à la conquête de Kazan. Le dispositif illustre le génie du génie militaire russe (hypallage, antanaclose ou pléonasme?), capable de bâtir — ou au contraire de saper — des fortifications complexes dans un temps incroyablement bref.

Une fois le périmètre du fort

défini, en mai 1551, et humecté sur tout son pourtour d'eau bénite, la citadelle, de forte taille, fut dressée en un mois seulement. Les anciennes chroniques ont consigné la méthode, qui est celle de nos maisons préfabriquées:

«Le grand-prince ordonna de monter la ville, de la doter de murs, de tours et de portes en bois, comme une vraie ville, et de numéroter poutres et troncs de haut en bas. Ensuite de quoi la ville fut démontée, posée sur radeaux et flottée sur la Volga, escortée de soldats et d'une importante artillerie. Lorsqu'il arriva près de Kazan, il ordonna d'ériger cette ville et de combler de terre toutes les fortifications; lui-même retourna à Moscou, mais auparavant peupla cette ville

d'hommes et d'artillerie russes et l'appela Svajsk.» (Heinrich von Staden, *Notes sur la Moscovie.*)

Ivan ne retournera à Svajsk, l'année suivante, que pour diriger la prise de Kazan. L'assaut du 2 octobre 1552 commencera par le minage surprise des murailles du kremlin par les sapeurs russes.

- **Notule.** Il m'a semblé que ces détails pratiques seraient susceptibles d'aider à la compréhension de la guerre actuellement en cours, un peu plus à l'ouest. La contre-offensive ukrainienne vient en effet de s'empaler sur un obstacle imprévu: la «ligne Sourovikine», une fortification échelonnée s'étendant sur près de 2000 km de front et qui l'an dernier n'existait pas.

#### LE Puits de SAINT GERMAIN

Aujourd'hui encore, Svajsk ressemble à une citadelle onirique se dressant comme un mirage au milieu d'un paysage désolé. Le rayonnement spirituel a toujours la vie plus longue que le prestige militaire. Svajsk est aujourd'hui un village musée, on pense à Gordes ou à Vézelay. Entre les élégantes demeures historiques habitées par des particuliers, les quelques cafés et l'austère station du feu, se dresse une forêt de croix et de clochers. Les deux monastères, féminin et masculin, ont été réhabilités après la confiscation soviétique. Chaque parcelle de terre y est chargée d'histoire, chaque fenêtre cassée semble ouvrir sur un bal d'ombres. Sa fonction militaire accomplie,

Svajsk fut converti en poste avancé de l'orthodoxie en terre islamique et païenne. En 1555, le moine German (Germain), en odeur de sainteté, fut affecté à la conduite de cette mission comme supérieur du monastère nouvellement fondé de la Dormition de la Mère de Dieu. Il prêcha donc les païens et constitua une imposante bibliothèque. Son zèle et son charisme lui valurent d'être élevé à la dignité d'évêque de Kazan. Mais le tsar voyait encore plus grand pour lui: il le convoqua à Moscou pour le faire métropolitain.

Ne reconnaissant d'autre seigneur que Dieu, le bon moine déclina l'honneur et gourmanda quelque peu le tsar, l'invitant à la repentance. En guise de remerciement, on le mit aux arrêts. Malgré cela, il éleva encore la voix pour défendre un autre grand spirituel, saint Philippe, lorsqu'Ivan exigea sa condamnation. Saint Germain mourut en novembre 1567, vraisemblablement par la grâce des *opritchniki*, la garde personnelle du tsar. On ne désobéit pas au Terrible impunément. Après 27 ans, son corps fut rapatrié à son monastère de Svajsk, qu'il n'aurait jamais voulu quitter. Il y est vénéré aujourd'hui encore.

Comme la plupart des édifices religieux, le monastère fut «reconverti» à l'époque communiste. Le régime bolchevik, jamais rassasié de blasphèmes, s'ingéniait à trouver à ces demeures de l'ennemi des affectations triviales: dépôts de munitions, écuries, garages... Le monastère de la Dormition était doté d'une bonne

enceinte et d'un territoire respectable: il fut successivement prison, hôpital psychiatrique et orphelinat. Steven King, s'il l'avait connu, aurait pu y installer son histoire la plus sinistre: *Shining*. L'histoire du puits de saint Germain avait particulièrement de quoi l'inspirer. Des siècles durant, les habitants de la citadelle avaient puisé leur eau à cette source profonde creusée, selon la tradition, par le saint lui-même. Son eau avait la réputation d'être miraculeuse, si bien que même la grande-duchesse Élisabeth Fiodorovna vint en boire peu avant la révolution.

Après la IIe guerre mondiale, le puits se tarit et on le combla de terre. Après la restauration du monastère, dans les années 1990, les ouvriers retrouvèrent le site du puits et le dégagèrent. Depuis lors, les fidèles viennent de nouveau s'abreuver dans un joli kiosque en bois. Ceci est l'histoire officielle. Les habitués du lieu affirment que l'eau vient en réalité du réseau. Car, lorsque le puits fut réhabilité, on s'aperçut qu'il avait été utilisé à l'époque de la maison de fous comme dépotoir pour les seringues usagées et les restes de médicaments. Si sacrée qu'elle fût, son eau était irrémédiablement contaminée.

### PASSAGE DU DÉMON

La guide qui nous a rapporté cette anecdote connaissait bien d'autres histoires curieuses. Il y a quelques années, elle a fait visiter Svajsk à un visiteur particulier, venu uniquement afin de prospecter les habitations. Vadim Babenko

avait quelqu'un à y loger: le héros de son nouveau roman, *The Place of Quarantine*, qui parle de la vie après la mort. Babenko avait fait sa pelote dans le business en Occident avant de bifurquer soudain vers la littérature. Il écrivait en russe, mais faisait publier ses livres en anglais. «C'est dans cette belle résidence qu'il a fini par installer son personnage», nous dit Elvina en désignant une villa de bois à colonnade blanche, très bien conservée, et d'allure résolument coloniale. «Il avait bon goût. À qui est la villa maintenant? — À l'État. C'est le musée de la guerre civile.» Il y a un petit musée à chaque coin de rue, à Kazan et aux alentours. Musée du thé, musée du cuir incrusté, musée de l'antialcoolisme. Mais un musée de la guerre civile? Le sujet aujourd'hui encore reste très sensible. «Pourquoi ici? — Parce que Trotsky y avait établi son QG en 1918. — Et qu'était-il venu faire?» Je connais mal l'histoire de ces terres de la Volga au temps de la révolution. Ce que j'appris me glaça le sang. «Il a commencé par décimer sa propre garnison. Puis, sachant que la population d'ici était très pieuse, il a fait dresser sur la place une statue de Judas. Des gens, dit-on, l'ont incendiée de nuit, au risque de leur vie.» Je n'avais pas besoin de noter ces détails frappants dans mon calepin. Le soir même, j'ai fait quelques recherches dans les publications historiques. Il s'agissait de faits notoires. Voici ce que les historiens nous en disent.

Trotsky était venu avec son train blindé diriger la prise de Kazan,

tenue par les Blancs. Mais les troupes du lieutenant-colonel Kappel avaient contre-attaqué, semant le désarroi chez les Rouges. Trotsky était décomposé de peur. Kappel, ignorant l'importance de la garnison ennemie, avait renoncé à prendre Svajsk. Le Commissaire du peuple aux affaires militaires, qui n'avait d'autre formation que le lycée et d'autre métier que celui d'idéologue, poussa un soupir de soulagement et reprit les choses en main à sa manière. L'une de ses unités, restée à court de munitions, s'était repliée devant l'ennemi pour éviter les pertes inutiles. Trotsky lui appliqua la sanction des armées romaines: il fit fusiller chaque dixième soldat, tiré au sort, sans considération pour ses états de service, son appartenance au Parti ou ses origines sociales. Ironiquement, il s'agissait justement du Régiment ouvrier de Petrograd. Trotsky n'en avait cure — comme, je devais le comprendre ici, il n'avait cure de rien ni de personne. L'histoire rapporte que la décimation aurait également été ordonnée en d'autres lieux durant la Révolution, mais le châtement de Svajsk est le seul cas documenté.

Quant à la statue de Judas, cela nous paraîtrait cocasse si ce n'était l'un des chapitres de *la plus féroce persécution que le christianisme ait subie de toute son histoire*. Elle survient après la *déchristianisation* expéditive de la bourgade, ainsi décrite par l'historien Georgui Moller:

«Les marins et les fusiliers lettons,

après s'être emparés de cette bourgade paisible, ont réussi à mener les purges révolutionnaires en quelques jours: ils ont abattu l'évêque Ambroise, qui tentait d'empêcher le vol des réserves de pain du monastère, et tué le prêtre de l'église Sainte-Sophie, le père Konstantin Dalmatov, un vieillard inoffensif de 64 ans. Le maire de la ville, F.P. Polyakov, fut également tué pour avoir nourri cinq soldats de Kappel la veille. Elena Pulkherovskaïa, une jeune femme de vingt-cinq ans, comptable du *zems-tvo*, fut abattue en même temps que lui. Elle était coupable d'avoir distribué des vivres aux Blancs. Dans la matinée du 6 septembre, les gardes rouges quittent l'île et, dans la soirée du même jour, les habitants mettent en pièces la statue de Judas.»

Certains historiens de la période rapportent que le régime bolchevik avait, avant même d'avoir consolidé son pouvoir, décidé de *cancel*ler les monuments de l'ancien régime pour les remplacer par des statues de ses propres héros — cela vous rappelle-t-il quelque chose? — et que Trotsky avait un assortiment de ces effigies en stock dans son train blindé. «La littérature mentionne que de semblables statues de Judas auraient été dressées par Trotsky à Tambov, Kozlov et Ivano-Voznesensk, quoiqu'il n'y ait pratiquement aucune information à leur sujet.»

#### «JUDAS, C'EST MOI!»

Il reste, cela dit, un témoignage sidérant sur l'intronisation de Judas à Svajsk. On peut le trouver dans un

livre du diplomate danois Henning Kehler(1), intitulé *Le Jardin rouge*. Kehler, qui n'était pas un ennemi de la Révolution — loin de là — s'était retrouvé à Svajsk en compagnie de Trotsky et de la maîtresse d'ice-lui, Larissa Reisner. Les historiens russes n'accordent pas beaucoup de foi aux récits de Kehler, le considérant un peu comme un littérateur exalté. Toutefois si son compte rendu de cet événement est contesté par l'académie, il est confirmé par la mémoire locale. On se demande d'ailleurs si cet auteur est décrié à cause de sa «fantaisie» ou, au contraire, à cause de la précision embarrassante de certaines de ses observations.

J'en traduis ici un long extrait, car il atteint, involontairement sans doute, à des profondeurs spirituelles. Dans son récit, Kehler a l'habitude de travestir les noms de manière assez naïve. Ici, Svajsk est nommé Svigorod, Trotsky désigné comme «le Commissaire» ou «le Juif», et l'égérie qui l'accompagne, appelée «Dolly Mikhailovna», est en réalité Larissa Reisner. Le récit de la cérémonie «Judas» commence par le portrait de cette dernière dans une flamboyante tenue de trans qui paraît tout droit sortie d'une BD sadomasochiste:

«En dernier lieu venait un détachement du train blindé, avec une bannière rouge sur laquelle était imprimé en lettres d'or: *Train blindé Karl Marx*. Derrière la bannière marchait Dolly Mikhailovna. Elle était splendide dans sa casquette d'aviateur et sa blouse blanche de marin en soie, sa cravate rouge vif, son revolver à

la ceinture, sa culotte d'équitation kaki et ses longues bottes jaunes lacées jusqu'aux genoux. Lorsqu'elle passa devant l'arcade, elle salua avec son épée et décocha un sourire.»

Notons en passant que Larissa Mikhailovna Reisner était un prototype du bas-bleu de gauche, *femme savante* exaltée de bonne famille et d'origine balte qui s'occupa essentiellement de littérature et de poésie avant de se découvrir une vocation militaire au temps de la guerre civile. Les idéologues de la révolution prolétarienne sont souvent de grands bourgeois nantis n'ayant jamais eu à travailler pour vivre.

La procession précédée de la fanfare investit ce qui sera le «Jardin Rouge», un joli parc confisqué à «un prince Gagarine» qui garde encore des traces de jardinage à la française. Des traces, justement, qu'il s'agit d'effacer afin de «prolétarianiser» les lieux. Au milieu de la place se tient une statue de forte taille recouverte d'un voile et flanquée d'une tribune drapée de rouge. Le moment clef suit. Certains passages ont été soulignés en gras par mes soins.

«L'orchestre jouait *Le beau Danube bleu*. Le Juif monta sur la tribune et posa son casque devant lui. Il transpirait à grosses gouttes, comme nous tous, et il était très pâle. Le soleil brûlant n'avait pas altéré sa couleur. Il commença à parler. Il parlait bien, mais **on aurait dit qu'il ne s'intéressait pas vraiment à ce qu'il disait lui-même. Un flot abondant de doctrines bolcheviques et socialistes géné-**

**rales s'écoulait de sa bouche, sans effort, mais aussi sans idée directrice.** Aux moments idoines, il s'arrêta et laissait les communistes applaudir. Dolly Mikhailovna bâillait sans se gêner. Elle avait passé son bras sous le mien. J'ai entendu mentionner Karl Marx et Engels et j'ai pensé que l'inauguration de la statue devait suivre. Mais il ne s'est rien passé.»

Trotsky fait durer le plaisir en présentant le «Jardin Rouge» aux citoyens de Sviajsk, très clairsemés d'ailleurs, «espérant qu'il serait mis au service du bien-être public, du développement des arts et de la libre expansion de l'amour». C'est un symbole de la «sollicitude de la République soviétique pour le bien-être des masses prolétariennes» — ici inexistantes — mais aussi un substitut à «l'église ignorante du pape et du prédicateur». Il annonce enfin l'érection, ici même, d'un «Panthéon» des grandes figures de la révolution mondiale, dont la statue de Judas ne serait que la première pierre. Au fait, pourquoi lui?

«Il avait longtemps hésité sur le choix de la personnalité historique à laquelle il convenait de rendre le premier hommage. **Il avait pensé à Lucifer et à Caïn. Tous deux étaient des offensés; tous deux étaient des rebelles, des révolutionnaires de grande envergure.** Mais le premier était une figure théologique dont le caractère surnaturel ne s'accordait pas avec les vues marxistes. Sa lumière s'était éteinte dans l'effondrement de la société où il symbolisait la peur et la haine. Quant au second, il

s'agissait d'un personnage mythologique dont l'existence historique était très douteuse. Son attention s'était donc tournée vers un personnage indubitablement terrestre, un homme historique qui, lui aussi, avait été victime des conceptions religieuses d'une société prédatrice... Et, dans ces conditions, fallait-il considérer l'homme qui, pendant deux mille ans, avait été innocemment enchaîné au pilori d'une interprétation capitaliste de l'histoire, le grand Prolétaire-Prométhée, le Précurseur rouge de la révolution mondiale, le rédempteur bourgeois, le douzième apôtre du Christ — *Judas Iscariote!*»

À la mention de ce nom, Trotsky se met progressivement «en extase» et la suite devient surnaturelle. On se croirait, littéralement, dans une scène d'envoûtement du *Maître et Marguerite* de Boulgakov:

«L'assistance ne comprenait plus guère ce qu'il disait, mais se sentait mal à l'aise sous son regard brûlant. Certains criaient, plusieurs Russes se croisèrent pieusement. Le Juif resta silencieux, mais il ne semblait guère inquiet de l'effet de ses paroles. Ses traits semblaient plutôt exprimer une douloureuse incertitude. Il reprit, hésitant, parlant de l'heure de la revanche et de l'apôtre des opprimés, de la dictature du prolétariat, de la fraternité, de l'Internationale... mais il se perdit en route. Son visage était convulsé comme sous le coup d'une pensée déchirante. Des deux mains, il s'agrippa au pupitre jusqu'à en déchirer le tissu rouge. Puis son visage s'éclaircit, il se pencha en avant et parla mystérieusement:

**“Je vous apporte le message”, dit-il en posant la main sur sa poitrine, “je porte le péché de tous les temps. En moi se trouve la vérité. Ne me connaissez-vous pas? Je suis le sauveur de notre temps. Je suis lui”, murmura-t-il. Aucun doute n’était possible. Cet homme était fou. Il se prenait pour Judas.**

À ce moment-là, le bourdonnement d’un avion survolant le jardin résonna dans l’air chaud. Il écouta un instant et se passa la main sur le front. “Vive la révolution mondiale”, s’écria-t-il avec une inspiration soudaine, et quittant la tribune, parfaitement maître de lui, il s’inclina devant Dolly Mikhailovna et lui demanda d’inaugurer la statue.»

La fin de la cérémonie, qui ressemble de plus en plus à une divagation théâtrale, ne fait qu’accentuer le malaise démoniaque que le récit nous fait ressentir:

«...elle fit tomber le voile d’une figure de couleur rouge rouille, qui n’était encore qu’en plâtre. Elle était d’une taille surhumaine, nue, et **le visage, qui ressemblait à celui du commissaire**, était tourné vers le ciel d’une manière menaçante, tandis que les mains, d’un mouvement convulsif, cherchaient à ôter un morceau de véritable corde de chanvre passé autour de son cou.

Lorsque l’apôtre eut été dévoilé, la fanfare entama pompeusement *l’Internationale*, et nous nous levâmes et nous découvrîmes, submergés par la puissance de la musique. De l’autre bout du jardin, la pièce de campagne tira trois coups en succession rapide. Ce n’étaient pas des tirs à blanc. Les

obus passèrent au-dessus de nos têtes avec un sifflement diabolique qui me fit trembler, et allèrent s’écraser Dieu sait où. J’entendis le Juif rouge dire quelque chose à Dolly Mikhailovna, puis il l’enlaça et l’embrassa sur la bouche.»(2)

## LES YEUX DU NÉANT

Ce récit, je ne devais le découvrir qu’après ma visite. Pour le moment, j’entrai dans ce petit musée de la «guerre civile» qui, de fait, est un musée Trotsky. La pièce maîtresse de l’exposition est la reconstitution de son bureau, ici à Svajsk. Étrangement, le portrait que dresse Henning du Commissaire Trotsky et de sa maîtresse semble avoir servi d’inspiration à l’artiste qui les a représentés en cire. On y voit le Commissaire du peuple attablé, écrivant une lettre ou un discours, et son inévitable succube, Mikhailovna, à l’arrière-plan, avec un sourire de Joconde. Vu de profil, le visage de Trotsky effraie par une tension haineuse, la mâchoire serrée à grincer et l’œil féroce. Et en même temps, l’allure d’un petit bureaucrate pète-sec. Ainsi que l’a décrit Henning:

«Ses yeux étaient particulièrement remarquables. Ils étaient sans véritable expression, mais par moments ils flamboyaient et une lumière rougeâtre semblait alors en émaner. Dans l’ensemble, il donnait l’impression d’être un homme supérieurement doué, quoique pas tout à fait à la hauteur...»

Trotsky, devant l’histoire, a été doublement protégé. D’abord par sa





disgrâce et son exil, ensuite par son assassinat cruel, au Mexique, sur ordre de Staline. Ce sort de martyr l'a préservé, en particulier auprès de l'opinion occidentale, d'un jugement lucide sur ses actes et ses idées. En lisant le passionnant — et minutieux — roman que Leonardo Padura a consacré à sa vie de fuyard tragique(3), on ne peut que sympathiser avec ce personnage de petit professeur hirsute et incompris.

Son passage à Svajsk, en revanche, révèle l'impitoyable persécuteur qu'il était: indifférence à la vie humaine, indifférence aux prolétaires, indifférence à sa propre idéologie qu'il ânonne sans conviction. La foi en un avenir meilleur pour l'humanité ou pour le peuple russe, qu'on peut attribuer à ses camarades révolutionnaires à divers degrés de sincérité, n'est pas la *tasse de thé* de

Trotsky. Trotsky est un nihiliste actif et pragmatique, précurseur direct d'Hitler. Son souci premier n'est pas de donner un nouvel ordre à l'humanité, uniquement de saborder l'ancien. D'où sa célébration des grands «rebelle», des grands «offensés» de la tradition et de la mythologie: Lucifer, Caïn, Judas. Son identification narcissique avec l'Isariote est peut-être une invention d'écrivain, elle n'en révèle pas moins le fond de sa nature. Laquelle est pur ressentiment.

Ce n'est pas sans raison que Dante réserva à Judas et lui seul le neuvième et dernier wagon du train blindé de l'enfer...

#### CODA

Svajsk, à l'origine, ne fut qu'un cercle tracé à l'eau bénite sur une île déserte d'un affluent de la Volga.

Depuis lors, la place a vu autant de violence et de sang qu'un autel de sacrifice aztèque. Mais aucun vestige des horreurs passées ne m'a perturbé autant que la figure de cire de Léon Trotsky et son œil rouge de malice derrière ses lunettes de pion. C'est comme si une porte secrète de l'histoire s'était ouverte, non devant la raison, mais devant l'œil intérieur. La cruauté infernale d'Ivan le Terrible a été expliquée, mais non justifiée, par sa folie. La cruauté de Trotsky est excusée par la *grande idée* qu'on lui prête. La *révolution permanente*... Au moins Ivan a-t-il pleuré le fils qu'il avait tué de sa propre main. On voit mal Trotsky pleurer quiconque à l'exception de ses chiens.

S'étonnera-t-on si les *néocons* qui tiennent l'Amérique et qui consacrent toutes ses ressources à la destruction de la Russie sont d'anciens trotskystes (lire Eric Werner: «Rester dans le coup», AP403)? S'étonnera-t-on si les mandarins d'ici — pédagogues, psychologues,

journalistes, idéologues — qui s'acharnent à détruire les dernières traces d'identité nationale, familiale, spirituelle, voire sexuelle chez les populations occidentales sont aussi souvent issus de l'entrisme trotskyste? Leur domination est sans contrepartie, plus sèche que celle de Genghis Khan. Ils ne construisent rien, sinon leur propre pouvoir sur les âmes. Ou sur ce qu'il en reste.

Tout cela, bien entendu, je le savais. Mais il y a long du savoir abstrait à la connaissance. C'est le chemin que j'ai parcouru en croisant à Svajsk les pas de Trotsky.

#### NOTES

1. «Henning Kehler était un auteur danois. Il a commencé sa carrière en tant qu'historien de la littérature et a notamment rédigé une thèse sur les drames d'Henrik Ibsen. En 1917, il devient attaché à la légation danoise en Russie et vit la révolution dans ce pays, décrite dans ses *Chroniques russes* (1920).»
2. *The Red Garden* (1922), pp. 153-158.
3. *L'homme qui aimait les chiens*, traduit de l'espagnol par René Solis et Elena Zayas, éd. Métailié.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)



ENFUMAGES par Eric Werner

## Du déclin des mœurs à l'État policier

**L**ES DIRIGEANTS CROIENT QUE LA POLICE RÉSOUD TOUS LES PROBLÈMES. C'EST PEUT-ÊTRE UNE BONNE CHOSE QU'ILS LE CROIENT. CAR, PEUT-ÊTRE, CELA NOUS DÉBARRASSERA-T-IL UN JOUR DES DIRIGEANTS.

Montesquieu disait que lorsque les mœurs faisaient défaut, il incomrait aux lois de prendre le relais. On peut en fait se passer de lois quand il y a des mœurs. Mais quand les mœurs disparaissent ou font défaut, il est nécessaire qu'il y ait des lois en lieu et place. Et donc aussi une police pour les faire appliquer. Pour Montesquieu, un tel développement

est un signe de décadence. Un État en bonne santé peut à la limite se passer de police et de policiers: beaucoup plus difficilement, en revanche, un État décadent. Là, ils sont indispensables. La police est l'ultime rempart de l'ordre social quand tout le reste a disparu. En sorte que si elle-même disparaît, on en revient automatiquement à l'état de nature, autre-

ment dit à la guerre de tous contre tous. C'est ce que disait Hobbes au XVIIe siècle. On sortait à peine à l'époque de l'épisode des guerres de religion. Et donc Hobbes savait de quoi il parlait.

Évidemment, quand on dit tout cela, on pense à la situation actuelle de l'Occident. Comme nous l'avons relevé dans une récente chronique, jamais la définition wébérienne de l'État par le monopole de la violence physique légitime n'a été aussi vraie qu'aujourd'hui. Elle a toujours été vraie, mais elle prend aujourd'hui un relief particulier, du fait d'un ensemble de traits caractéristiques du régime occidental actuel: extension illimitée du contrôle social, durcissement de la législation dans tous les domaines, rôle envahissant des services spéciaux, etc. Or cette montée en puissance de l'État policier ne s'explique pas seulement par la volonté de puissance des gouvernants. C'est certes une partie de l'explication, mais une partie seulement. Elle répond aussi et peut-être même d'abord aux besoins d'une société où les lois ont remplacé les mœurs en tant que ciment social.

### LA MAIN À LA PÂTE

On peut, il est vrai, s'interroger sur ce qui se passe dans la tête des dirigeants quand, non contents d'assister passivement au déclin des mœurs, il leur arrive, comme c'est parfois le cas, de mettre eux-mêmes la main à la pâte. Prenons la dernière *Street Parade* de Zurich, à laquelle a assisté l'actuel président de la Confé-

dération helvétique. On le voyait hilare sur un *Love Mobile*, fumant, une canette de bière à la main, se déhanchant au rythme des décibels. Un hélicoptère de l'armée l'avait précédemment amené sur place. L'homme aurait déclaré que ladite *Street Parade* était «le plus grand événement culturel de Suisse». Il était là «par amour de la musique», a-t-il encore précisé. Soit dit en passant, ladite *Street Parade* a donné lieu à 615 interventions médicales et à 42 hospitalisations. En cause pour l'essentiel: la consommation de drogues et l'abus d'alcool. Là, très clairement, les dirigeants mettent la main à la pâte.

Il en va de même quand ils rendent possible la profanation d'un édifice religieux, comme cela vient de se produire non pas cette fois à Zurich, mais à Lausanne. C'était à l'occasion du «festival de la Cité», autre grand événement culturel de Suisse. Les autorités prêtèrent la cathédrale de Lausanne à un groupe de choristes qui en profitèrent pour développer des thèmes articulés sur la sexualité des minorités. Une dizaine de milliers de personnes ayant manifesté leur mécontentement en mettant leur nom au bas d'une pétition, les autorités plaidèrent l'innocence trompée: elles ne savaient pas, on ne leur avait pas dit, etc. On peut difficilement pousser plus loin l'hypocrisie. Elles promirent également de ne pas recommencer. Bien sûr qu'elles recommenceront. Elles iront qu'elle beaucoup plus loin encore.

Sur ce point-là au moins, on peut leur faire confiance.

Marquons une pause. Il est délicat de parler de ces choses, parce qu'elles s'inscrivent au point de contact entre plusieurs domaines connexes, mais différents. En l'espèce, on en compte au moins trois : l'art, la morale et la politique. Platon dit que la musique touche de près à la politique. Il y a, disait-il, des musiques qui font du bien à la cité et d'autres, au contraire, qu'il faut interdire, car elles ont un effet destructeur sur les mœurs. Et donc lui font du mal. C'est ce qu'il disait, mais qui se hasarderait de nos jours à aborder la question? S'il le faisait, le président suisse se verrait à coup sûr traiter de vieux réac, ridiculisé, et à terme contraint à la démission. Sauf que le goût qu'il manifeste pour la techno demanderait peut-être à être interprété. Je ne veux pas dire par là qu'il n'est pas sincère. Il est certainement sincère. Mais il ne me semble pas non plus qu'il soit complètement gratuit. On en revient ainsi aux gouvernants qui mettent la main à la pâte. Je ne crois pas trop, à vrai dire, à l'art pour l'art en ce domaine.

Mais la techno est-elle de l'art? Apparemment c'est ce que pensent les dirigeants, et parmi eux le président suisse, ce grand ami de la culture. Mais beaucoup disent que ce n'est que du bruit, beaucoup de bruit. Trop de bruit. Qui tranchera? On se heurte ici à une nouvelle difficulté, difficulté que résume bien la formule : «Des goûts et des couleurs on ne discute pas». En d'autres

termes, l'objectivité en art n'existe pas. Et en morale? Certains diront : en morale non plus. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. Mais ce sont là des positions extrêmes. On sait quand même bien *plus ou moins* ce qui est beau ou laid, bien ou mal, etc. Mais plus ou moins. Là est la limite. On navigue à vue. C'est le sens de la casuistique, autrement dit de la science des cas. Il y en a une en morale, une autre aussi en musique, en peinture, en littérature, etc. Ce qu'on dit donc n'est ni complètement objectif, ni complètement subjectif. Il y a des éléments d'objectivité dans ce qu'on dit, mais une part aussi de subjectivité. C'est pourquoi d'ailleurs, précisément, on en *discute*.

#### LA VERTU, C'EST LA LIBERTÉ — ET VICE VERSA

Reste la politique. En apparence, les choses sont ici beaucoup plus simples. Il existe en politique un certain nombre de réalités objectives, celle signalée plus haut par exemple. Les lois sont un substitut aux mœurs quand les mœurs disparaissent, mais quand les lois elles-mêmes disparaissent, c'est la cité elle-même qui disparaît : c'est une réalité objective. Sauf, justement, que les mœurs elles-mêmes nous renvoient à l'art, d'une part, à la morale de l'autre, et que donc elles n'ont rien de très évident. C'est un concept flou. Concrètement, on peut diverger d'avis à leur sujet. En ce sens, les mœurs sont beaucoup plus problématiques que les lois. Quand on parle de l'État de droit, on n'a pas

trop à se creuser la tête pour savoir si les dirigeants le respectent ou non. C'est ou bien... ou bien... Soit ils le respectent, soit ils ne le respectent pas (ou ne le respectent que quand cela les arrange). Ce deuxième terme de l'alternative s'est concrétisé à notre époque. On l'a vu par exemple dans le contexte de la pandémie, puis de la guerre en Ukraine. Il suffit d'ouvrir les yeux.

Alors qu'avec les mœurs, c'est plus compliqué. On ne peut pas ici dire : c'est ou bien... ou bien... Entre ce qui est bien et ce qui est mal, entre le beau et le laid, les frontières sont parfois mal définies. Il existe des cas litigieux. C'est pourquoi je dis qu'il est délicat de parler de ces choses. Je ne dis pas qu'on ne peut pas en parler (en «discuter»). Mais c'est délicat. Il faut être prudent quand on les aborde. Ceci étant, quand le président suisse dit de la *Street Parade* de Zurich qu'elle est «le plus grand événement culturel de Suisse», on n'a pas, me semble-t-il, à se faire trop de scrupule de le faire. Il en va de même quand les autorités se livrent à des provocations en lien avec l'idéologie du genre, comme elles ont maintenant coutume de le faire. Car l'altération morale est une chose, sa mise en scène orchestrée

au sein (par exemple) d'une cathédrale, une autre.

Qui plus est (et j'en reviens ici à ce que je disais au début de cette chronique), je ne pense pas que les dirigeants ne se rendent pas compte des conséquences de ce qu'ils font. Non seulement ils s'en rendent très bien compte, mais c'est justement pour cela qu'ils le font. Ils savent qu'en mettant comme ils le font la main à la pâte, ils accélèrent le processus en cours de décomposition morale et de remplacement des mœurs par les lois, ce qui à leurs yeux est une bonne chose, car cela s'accompagne d'un renforcement de leur propre pouvoir à eux. Il n'y a pas de liberté sans vertu, disait Montesquieu. L'une ne va pas sans l'autre. Il est donc logique que si l'on ne veut pas de la liberté, on s'en prenne aussi à la vertu. Il faut même commencer par là. On va voir en l'espèce ce que cela va donner. Les dirigeants croient que la police résout tous les problèmes. C'est peut-être une bonne chose qu'ils le croient. Car, peut-être, cela nous débarrassera-t-il un jour des dirigeants.

#### LECTURE SUGGÉRÉE

- Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Livres III et suivants.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

## Démantèlement de la Russie: la base théorique

**Z**BIGNIEW BRZEZINSKI, ALIAS ZBIG, DOIT SOURIRE DANS SA TOMBE. SA RELÈVE EST ASSURÉE ET UNE NOUVELLE PHASE DU GRAND JEU EST EN GESTATION. L'EMPIRE RUSSE TREMBLE SUR SES BASES.

Celle qu'il avait initiée au cœur de la Guerre froide alors qu'il était conseiller du Président Carter devrait aboutir prochainement à la victoire — à moins que ce ne soit la défaite? — de l'Occident encadré par les stratégies de Washington. En cas de victoire dans les plaines d'Ukraine, Zbig pourrait se vanter d'avoir vu juste en proclamant que sans l'Ukraine, la Russie ne serait plus un empire eurasiatique, à cheval sur deux continents, mais seulement un empire asiatique. En d'autres termes, la Russie ne serait plus une puissance à craindre si elle ne compte plus l'Ukraine dans sa sphère d'influence. Une conclusion en soi fort discutable, car dans l'hypothèse improbable où la Russie devrait se replier et abandonner du terrain sur son front occidental, elle resterait gagnante d'un point de vue stratégique global. Le rapprochement de la Russie avec la Chine, qui a été longtemps la hantise de la politique étrangère étatsunienne et qui est maintenant renforcé par l'élargissement des BRICS, laisse



présager une reculade spectaculaire de l'hégémon yankee sur le damier mondial. Admettons maintenant que l'alliance otanienne essuie une défaite face à Moscou, ce serait alors un échec sur toute la ligne. Une ligne de plusieurs milliers de kilomètres, qui va de la Finlande à l'archipel nippon, en passant par les ex-républiques soviétiques du Caucase et de l'Asie centrale et par laquelle l'Occident comptait encercler la Puissance du Mal. Dans cette hypothèse, ce serait échec et mat sur le Grand Échiquier et Zbig, s'il vivait encore,

n'aurait aucune raison de sourire, sauf que...

Sauf que les maîtres stratèges de Washington ont vu venir le problème. Les bien nommés «think tanks» américains, qui sont payés pour réfléchir, ont élaboré une stratégie qui doit leur permettre de rester maîtres de la situation, quelle que soit l'issue du conflit en Ukraine. Cette nouvelle stratégie qui prend la relève de celle du Grand Échiquier et que Zbig ne renierait sans doute pas, a été détaillée dans un ouvrage paru en 2022 sous le titre *Failed State – A Guide to Russia's Rupture*, à traduire par *L'État déchu — guide pour l'implosion de la Russie*. Son auteur Janusz Bugajski est, comme Zbig avant lui, un professeur américain d'origine polonaise, qui partage son temps entre l'enseignement et sa fonction de chercheur-influenceur-penseur à la *Jamestown Foundation*. Nous renvoyons le lecteur à notre article «Le démembrement de la Russie» (AP399), où nous avons retracé brièvement le parcours qui a amené Bugajski à se profiler parmi les nouveaux maîtres de la géopolitique.

Bugajski détaille dans le contexte actuel le meilleur moyen de déstabiliser la Russie. L'idée clef n'est plus de pousser la Russie à se surdéployer (*overextend*) et à s'épuiser en multipliant sur ses marches, par exemple en Ukraine, des conflits avec ses pays voisins. C'était il y a encore peu la stratégie professée par la RAND Corporation qui s'inscrivait dans la droite ligne de celle de Zbig

(voir «Comment on a tiré l'Ours de sa tanière», AP329). L'accent est mis aujourd'hui dans le Guide du Dr Bug sur la faiblesse interne de l'État russe et la perspective de son anéantissement. Très symboliquement, la couverture du Guide montre une des tours du Kremlin en train de basculer et les remparts qui la soutiennent partir en morceaux. On ne parle plus de *regime change* ni de révolution colorée, mais de faillite de l'État et de son éclatement.

L'ouvrage du Dr Bug, qui compte 470 pages, est dans sa première partie un exemple d'analyse qui se veut objective, selon tous les canons de la recherche universitaire. Sont passés en revue les fondamentaux de la Russie actuelle, tant sur les plans économique, sociologique, démographique que politique. En faisant appel à tout un corps de savants travaux, pour l'essentiel de collègues américains, Bugajski documente la fragilité d'une Russie qui ne serait qu'un géant aux pieds d'argile. Certaines de ces faiblesses sont connues, qu'il s'agisse d'une trop grande dépendance vis-à-vis des matières premières — mais est-ce vraiment une faiblesse dans le contexte actuel? — ou du problème démographique, qui a été mis en lumière par Emmanuel Todd, ou encore de la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul homme difficile, voire impossible, à remplacer. L'élément nouveau sur lequel Bugajski met l'accent est la structure même de l'État russe, une Fédération qui n'aurait de Fédération que le nom.



La prétendue Fédération de Russie serait un déguisement sous lequel se cache le dernier empire de la planète. Il serait maintenant grand temps de le décoloniser.

Les origines de la Fédération de Russie sont, il est vrai, assez troubles. Lorsqu'en 1918, Lénine met en place la République socialiste fédérative de Russie (RSFSR), son souci est de rallier à la révolution bolchévique les nombreux courants nationalistes, qui à travers tout le pays souhaitaient en finir avec une Russie tsariste, synonyme de prison des peuples. L'idéal d'un État fédératif décentralisé ne correspondait cependant en rien à celui de l'État bolchévique, qui visait à instaurer par-dessus les frontières nationales une dictature internationale du prolétariat. Par la suite, lorsqu'en 1922 la RSFSR fut intégrée comme dans une poupée russe à l'ensemble plus vaste de l'URSS, elle a rejoint une super-fédération, fruit du génie politique du camarade Staline, que Lénine avait nommé commissaire aux nationalités. La Constitution de 1936 faisait de l'URSS un organe fédératif, dont il était même possible de faire sécession (art. 17). Ainsi le voulait la propagande: Staline avait conçu la constitution la plus démocratique de tous les temps. En réalité, le vrai pouvoir résidait dans la structure hypercen-

tralisée du parti communiste et de son comité central, pour se concentrer ensuite dans les mains de Staline lui-même. Les institutions de la Fédération ont été toutefois conservées, avec ses parlements et ses gouvernements régionaux. Au-delà d'une démocratie de façade, qui n'a jamais trompé personne, elles ont joué un rôle non négligeable dans le maintien des patrimoines culturels et des folklores des peuples de l'Union soviétique.

L'ambiguïté du système fédératif russe s'est conservée jusqu'à nos jours. Tantôt faible et au bord de l'éclatement, comme cela a été le cas à la chute de l'URSS, tantôt fort depuis l'avènement de Poutine et l'instauration d'une «verticale du pouvoir», qui redonne le dernier mot au noyau central. Où en sommes-nous à l'heure actuelle? À en croire Dr Bug, l'État russe est un État failli qui tient à peine debout. En suivant les recettes contenues dans son *Guide pour l'éclatement de la Russie*, on parviendra, sur le modèle du démantèlement de la Yougoslavie, à effacer la Russie de la carte du monde. Nous chercherons dans un prochain article à donner quelques exemples des méthodes que Dr Bug détaille dans son guide et qu'il a réussi à diffuser dans le cadre du Forum des nations libres de l'Après-Russie.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

## Nostalgie des paysages florentins

**L**ORSQUE NOUS CROIRONS AVOIR VAINCU LA NATURE, LA NATURE REPENDRA SON DÛ. LES PROPHÈTES NOUS AVAIENT AVERTIS. LA PRISON TECHNOLOGIQUE NOUS TUE, MAIS LA NATURE DÉCHAÎNÉE EST-ELLE NOTRE ALLIÉE POUR AUTANT ?

Il y a une singulière correspondance entre d'un côté le *Cœur des Ténèbres* de Joseph Conrad (et le film de Coppola qu'il a vaguement inspiré, *Apocalypse Now*) et de l'autre côté *Délivrance* de James Dickey, romancier sudiste, alcoolique et mégalomane qui n'a connu la célébrité que grâce au film éponyme que John Boorman avait tiré de son livre.

Dans les deux cas, l'on y voit l'homme moderne confronté à la nature indomptée et au miroir féroce qu'elle lui tend. Dans les deux cas, l'on y assiste à la mise en pièces de la frêle membrane qui sépare le conditionnement du civilisé des réflexes du sauvage. Dans les deux cas, le voyage initiatique est fluvial. Sauf que chez Conrad on remonte le fleuve (le Congo) (1), tandis que chez Boorman, on le redescend. Dans les deux cas, l'ombre d'un viol cosmique s'étend sur un environnement encore vierge. La rivière de Boorman jouit de ses ultimes galiottes avant de finir noyée dans un lac artificiel en construction. Le fleuve-serpent de Conrad, à l'amont duquel règne l'inquiétant collecteur d'ivoire M. Kurtz, vit lui aussi ses ultimes années de paix et de mystère avant de devenir le vecteur d'une exploitation massive de toutes les ressources minérales, végétales et animales du

cœur de l'Afrique. Ces eaux primordiales sont déjà, à leur insu, des eaux mortes. Il y a dans ces récits un drame de la conscience humaine noyé dans un océan d'inconscience. La disproportion est criante, ridicule; une étincelle, çà et là, de retour sur soi et sur le monde dans la nuit d'une destruction aveugle de tout ce qui nous dépasse. Le *Gestell* heideggerien dans son expression la plus palpable. Encore un point commun, essentiel: ici comme là, des tribus primitives guettent les navigateurs depuis la rive. Mais elles n'ont pas grand-chose en commun. En réalité, elles sont l'opposé même. Au Congo, l'humanité des origines scarifiée et tatouée, crédule et fière, farouche et musclée. Sur les rapides de Géorgie, des *hillbillies* ou *rednecks* en salopette et fusil deux-coups, oreilles décollées et dents pourries. Là, le rite et l'adoration. Ici, la couardise et la dépravation. L'insoutenable scène du viol du rauteur citadin par la brute campagnarde est entrée dans les annales du cinéma. La littérature ethnologique atteste par ailleurs la dégénérescence profonde de ces Blancs déglingués du *Bible Belt*, abreuvés de vilaine gnôle et de pire théologie, alphabétisés uniquement jusqu'au X qui leur sert de signature. Les indigènes du Congo sont l'au-delà de la civilisation moderne, les *hillbil-*



lies en sont le déchet. Les uns comme les autres apparaissent écrasés par leur environnement. Ils sont agressifs envers autrui parce que la nature est agressive envers eux. Rien de paradisiaque dans ces idylles.

Theodore J. Kaczynski, dit *Unabomber*, est mort en juin dans sa prison du Colorado. Une quinzaine d'années durant, ce mathématicien surdoué avait terrorisé l'Amérique avec ses colis piégés. Il opérait depuis une cabane au fond des bois devenue légendaire. Son mode de vie quasi rupestre ne laissait aucune trace exploitable pour les enquêteurs. Il fut trahi par son propre frère, qui avait reconnu son écriture sur une page publiée dans un journal. Au XXe siècle encore, le «recours aux forêts» pouvait offrir un asile certain, quoique malcommode et fragile, aux *desperados* de la société industrielle. La société industrielle, justement, était la cible de l'écoterroriste dans son fameux manifeste. À la suite d'Ellul et d'Anders, il s'était forgé une conviction: le développement d'une civilisation technicienne allait conduire à la dévastation de la planète, mais plus rapidement encore à la désertification intérieure de l'être humain. Éliminer, en guise d'alarme, quelques éminents apparatuschiks de la technosociété ne lui paraissait pas moralement problématique au regard de la maladie qu'à leur insu ils répandaient. Kaczynski,

pour autant, ne croyait pas que le retour à la vie primitive fût possible, ni même souhaitable. Il l'a expliqué dans un essai théorique moins connu. Une humanité déniaisée par l'accès à la conscience rationnelle ne pourrait vivre cette régression que comme un enfer. Nous ne devons pas asservir la nature, mais nous ne pouvons nous permettre, non plus, d'être asservis par elle.

Tout ceci m'a permis de comprendre mon amour pour la peinture flamande, les bocages anglais et les paysages de Toscane. C'est une nostalgie de la civilisation. Nous avons, des siècles durant, réussi ce fragile tissage de la nature et du dispositif, du technique et de l'organique. Que l'un écrase l'autre, et c'est l'humanité qui disparaît.

\* Illustration: Giovanni Bellini, *Saint Jérôme lisant*, 1505 (détail).

\* Lire également: «Le cœur des ténèbres» de Joseph Conrad, AP401 | 06/08/2023.

#### NOTE

1. Je laisse de côté ici le film de Coppola, qui a détourné le récit colonial de Conrad afin d'exorciser en l'esthétisant la cuisante faille militaire et morale de la guerre du Vietnam. Cela en réduit la portée ontologique.

- **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 203 de la revue *Éléments*.**

## TURBULENCES

### **TRIBUNE · L'avenir radieux des consommateurs européens**

#### **LE SACHIEZ-VOUS? DANS UN DÉLAI DÉSORMAIS ASSEZ PROCHE, LA VIE SERA BIEN PRATIQUE! YOUPI!**

Avec votre véhicule électrique, pour lequel vous vous serez lourdement endetté pour 10 ans, vous pourrez rallier votre lieu de vacances avec votre petite famille, en rechargeant une douzaine de fois, avec un tarif plus élevé que le thermique (ce qui est déjà le cas, entre 10 € et 12 € les 100 km), et il vous faudra réserver une ou deux chambres d'hôtel car vous ne pourrez plus faire le trajet en une seule journée.

Le fait de recharger de façon ultrarapide une batterie comme on fait «le plein» d'essence, en 2 minutes, équivaudra à un appel de puissance équivalent à celui, simultané, de 1 500 foyers.

En sus du prix de fabrication de l'électricité et de son impact dramatique sur l'environnement, notamment avec les centrales à charbon remises «au goût du jour» et les sanctions contre-productives décidées par l'UE depuis la guerre en Ukraine, il vous faudra en outre parcourir au minimum 50 000 kilomètres pour avoir un «bilan carbone» équivalent à celui d'une voiture thermique, ce qui, il faut le reconnaître, ne sera pas aisé, car l'autonomie vantée par les constructeurs sur le papier est à diviser par 2 (parfois par 3) en conditions d'utilisation réelles.

Cependant, vous pourrez vous rassurer: seuls les automobilistes munis d'un Pass sanitaire numérique pourront voyager et l'argent liquide aura pratiquement disparu — et avec lui les vilains distributeurs automatiques, qui défigurent les chouettes murs en béton de nos villes.

Vous pourrez donc réaliser vos transactions en toute sécurité (et en prime,

sans contaminer vos voisins avec de méchants virus), grâce à l'Euro numérique et votre smartphone, — dont les ventes vont encore exploser — qui aura fait quatre fois le tour de la Terre avant d'arriver chez votre détaillant, entre l'extraction des matières premières, la fabrication des composants, leur assemblage et leur distribution.

Des enfants payés un dollar par jour, déscolarisés mais vraiment infatigables, auront participé à sa fabrication, les ressources non renouvelables seront assez vite épuisées, les rejets toxiques dans la biosphère et les émissions de gaz, comme l'effet de serre, battront leur plein, c'est le cas de le dire.

L'exploitation des terres rares requiert en outre des volumes gigantesques et conduit notamment à la destruction totale d'écosystèmes. 70 kg de matières premières sont ainsi mobilisés pour produire, utiliser et éliminer un seul smartphone, soit 583 fois de poids d'un téléphone, rendu rapidement obsolète par les fabricants.

L'eau, ressource de plus en plus rare, sera encore davantage polluée en raison de l'usage intensif de procédés d'extraction chimique. Lors de la phase de raffinage, séparer la roche des métaux et les métaux entre eux nécessite une grande quantité d'acide sulfurique. Les eaux, chargées de ces métaux lourds, sont la plupart du temps rejetées directement dans la nature, polluant cours d'eau et nappes phréatiques.

Enfin, pour conclure et revenir à notre belle automobile électrique, grosse émettrice de gaz à effet de serre, sa construction, notamment pour les batteries, consomme aussi une énorme quantité de métaux. Aluminium, lithium, cuivre, cobalt... l'explosion annoncée de la production

de «véhicules propres» réjouit le secteur minier, l'un des plus pollueurs au monde, et promet un enfer aux populations des régions riches de ces matières premières. Mais pas grave: c'est loin de notre belle Europe et de ses «valeurs».

Pour conclure: vivement demain! Ça fait envie, non? Ne soyez pas rétrogrades et aigris, c'est pour la planète qu'on vous dit!

\* **Didier Maïsto**

### **TRIBUNE - Une prémonition japonaise**

Je rangeais ma bibliothèque et tentais désespérément d'y faire rentrer mes livres lorsque j'ai retrouvé un roman d'un auteur japonais, Yumeno Kyūsaku, intitulé *Dogra Magra*(1). Ce livre est paru au Japon en 1935.

Je n'avais plus trop de souvenirs ce livre. C'est un roman classé policier mais l'histoire flirte avec le fantastique (la métempycose) et la psychiatrie (manipulation mentale).

J'ai retrouvé ce livre comme un vieil ami. Je l'ai ouvert au hasard, et voici ce que j'ai lu:

«Le "cerveau-qui-pense-les-choses", en chassant Dieu hors du monde des hommes et en expulsant la Nature, déroba également toutes les manifestations de cœur naturelles à l'homme qui promettent son accroissement, son progrès et son évolution, la paix et le bonheur. Autrement dit, il lui fit refuser en bloc l'amour paternel et maternel, l'amour fraternel, l'amour conjugal, la chasteté, la confiance, la pudeur, la reconnaissance, la compassion, l'honnêteté, la bonté, sous couvert de la raison spé cieuse que "ces émotions ne sont pas logiques au regard de la science matérialiste, donc ne sont pas naturelles". Puis il fit advenir un monde individualiste reposant uniquement sur la matière et les instincts bestiaux. Puis il rendit l'homme progressivement amoureux de cette civilisation, le fit s'adonner à la masturbation intellectuelle, le rendit neurasthé-

nique, dérangé mental, et finalement condamna toute l'humanité à errer dans l'onanisme mental de fantômes absurdes qui recherchent les lanternes rouges et bleues d'un monde de néant morbide. Et maintenant, le "cerveau-qui-pense-les-choses", sans que personne s'en doute, entreprend d'exterminer l'humanité.

Voyez la froideur et la cruauté de cette civilisation du cerveau. La laisserons-nous faire sans réagir?»

J'ai abandonné mon rangement pour lire les pages précédentes et suivantes ainsi que la préface, renvoyant mon tri à une date ultérieure.

1935... Comment ne pas être frappé par la modernité de cette pensée. Comment ne pas être étonné par la pré-vision de notre monde actuel? Bien évidemment, le texte ne s'arrête pas là. D'étranges pensées me sont venues par rapport à notre passé récent en pensant à cette histoire de manipulation mentale sous couvert de science et de psychiatrie dévoyée. Me sont remontés les souvenirs de lecture du roman *La 25e heure* de Virgil Gheorghiu, qui est postérieur mais décrit la même... corruption? (Roman que j'ai lu grâce à l'Antipresse d'ailleurs.)

• **Marc Pelletier**

### **NOTE**

1. *Dogra Magra* est apparemment un terme de patois de Kyūshū désignant les "pratiques magiques des chrétiens" et signifiant aujourd'hui une sorte de formule magique du genre abracadabra.

## **MARQUE-PAGES · La semaine du 20 au 26 août 2023**

### **LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

**Accident malheureux.** La mort annoncée d'Evgueni Prigogine dans un accident d'avion le 23 août est la nouvelle choc de la semaine. Avec un tel funambule, même un constat de décès fiable est difficile à établir. Cela n'a pas empêché les commentateurs et les analystes de se déchaîner sans restriction. Parmi ceux-ci, le journaliste roumain Adrian Onciu (@adrian\_ociu\_20) est un esprit lucide dont les jugements tombent rarement à côté. Dans sa réaction à froid, Onciu a estimé hâtif d'imputer cette mort à une vengeance de Poutine. Son analyse vaut lecture et réflexion.

«Même si, à première vue, la disparition de Prigogine pourrait confirmer la "main de fer" de Poutine, elle représente en réalité un coup dur pour l'image du Kremlin. Les services de sécurité ukrainiens, probablement en collaboration avec les services occidentaux, ont réussi à poser une bombe dans cet avion. Ils ont réussi à prouver que personne ne peut être en sécurité sur le territoire russe.»

**Ingérence.** On connaissait l'irrésistible attraction qu'éprouvent les socialistes suisses pour les régimes à poigne. Certains se souviennent comment leur président Hubacher fricotait avec la RDA de M. Honecker dans les années 1980. Mais depuis lors, la boussole autoritaire a changé de cap. Les socialistes d'aujourd'hui sont entichés d'Albin Kurti, l'autocrate du Kosovo, dont les menées discriminatoires à l'égard de la population serbe ont indigné même ses sponsors de l'OTAN. Ils sont même convaincus que la participation directe de ce dirigeant étranger à leur campagne électorale va améliorer leurs scores. Yohann Ziehli, dans *Le Peuple*, relève les multiples dérives autoritaires de l'intéressé, notamment en matière de nationalisme agres-

sif et de persécution de la presse, mais se demande aussi «jusqu'où l'ingérence d'un gouvernement étranger en politique suisse est acceptable». *Last but not least*, il relève l'indifférence des rédactions suisses romandes à cette problématique.

«...il semble qu'un accord institutionnalisé entre un parti suisse et un gouvernement pointé du doigt par le Conseil de l'Europe et divers États occidentaux pour ses dérives autoritaires indiffère les rédactions romandes. Finalement, y a-t-il encore un service public dans nos cantons latins?»

La réponse est dans la question. Le paiement de la redevance médias pour financer ce néant journalistique, intellectuel et moral devient de plus en plus difficile à justifier.

**Écrasant.** La chaîne Fox News, qui comme on le sait a viré cette année son présentateur vedette Tucker Carlson pour divergences idéologiques, a organisé le 23 août un débat entre candidats républicains à la présidentielle 2024. Tous y étaient... sauf le principal. Donald Trump, lui, était l'invité de Tucker, justement, sur son canal Twitter. Leur entretien était malicieusement programmé cinq minutes avant le *show* de Fox. Coin du feu (quoiqu'éteint), boiseries, détente, franc-parler... tous les ingrédients étaient réunis. Mais le succès de l'interview a dépassé toutes les attentes: **75 millions de vues en direct**, soit, en gros, le score électoral de Trump en 2020! Cet entretien paraît doublement historique. D'une part, à cause de son contenu, véritablement essentiel pour comprendre l'Amérique et le monde d'aujourd'hui. D'autre part, parce qu'il signale la mort officielle des médias de grand chemin, devenus des zombies ennuyés trottant derrière un public qui s'en détourne massivement.

**La récompense du juste.** C'est une nouvelle abracadabrante, mais qui vient nous rappeler que la dystopie covidienne

est loin d'être terminée. Le juge de Weimar qui avait levé l'obligation du port des masques chez les enfants — mesure dont, rappelons-le, l'utilité contre la propagation du virus n'a jamais été scientifiquement établie — vient d'être distingué... par une peine de deux ans de prison et la mise sur la paille. Répétons: cet homme est puni de prison pour avoir eu pitié des enfants de ses concitoyens. Une société qui approuve de telles injustices n'en a plus pour longtemps.

**Cui-cuits.** Il n'y avait pas besoin d'une étude universitaire pour le constater, mais une bonne recherche chiffrée pose toujours la discussion. Cette étude de l'université Cornell établit qu'il y a de moins en moins d'oiseaux dans les villes. Ceci, en premier lieu, à cause de l'augmen-

tation de température en milieu urbain. Avant de ressortir la scie du réchauffement climatique, on pourrait demander à nos autorités pourquoi elles coupent les arbres et les buissons dans nos rues avec une telle passion. Un espace goudronné est plus chaud qu'une surface de terre, mais beaucoup plus chaud qu'une surface sans arbres.

**Grand témoin.** Pasolini ne fut pas qu'un cinéaste et un poète d'exception. Ce fut aussi un essayiste intrépide et un véritable prophète de l'asservissement à venir. Ce petit film de 26 minutes cerne sa pensée avec délicatesse et lui rend un hommage admiratif. «Nous sommes tous en danger», nous avertissait-il à la veille de son assassinat, en 1975...

## Pain de méninges

### LE CRI DE L'ÉGOÏSTE

Il est difficile d'imaginer, et encore plus difficile de décrire, la fureur et la surprise exacerbée d'un égoïste-né lorsqu'il se trouve trahi et abandonné, ou tout simplement soumis à une de ces épreuves qu'il a l'habitude de faire subir aux autres. C'est le cri exaspéré que lance le tigre blessé contre ses agresseurs, lui, qui toute sa vie ne faisait que blesser et agresser tout ce qui se trouvait à sa portée.

— Ivo Andrić, *Signes au bord du chemin.*

# PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT

## Vues de Svajsk

